

Est-ce donc ainsi que les gens s'aiment

Olivier Maillart

Number 65, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83562ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maillart, O. (2016). Est-ce donc ainsi que les gens s'aiment. *L'Inconvénient*, (65), 66–68.



EST-CE DONC AINSI QUE LES GENS S'AIMENT ?

Olivier Maillart

Janvier 2016. Encore des émeutes et des violences, des attentats, des viols de masse (en Allemagne, en Suisse, en Scandinavie). Bon. Déjà, ce sont des choses qui, en elles-mêmes, ne sont guère plaisantes, mais il faut *en plus* supporter le déluge de commentaires stupides et stériles qui les accompagne aussi inévitablement que la pluie suit le beau temps ou, dans l'histoire des plaies d'Égypte, que les sauterelles tombent du ciel après la grêle. Tout, dans ce monde et dans les discours qu'il génère, semble destiné à nous stupéfier, à nous anesthésier pour mieux nous empêcher non seulement de penser, mais aussi, tout simplement, de vivre : à cause de la laideur, de la brutalité, de la méchanceté, de la vulgarité qui nous sont en permanence imposées – et que parfois nous réclamons nous-mêmes.

J'en ai eu le vif sentiment il y a un mois, lorsqu'avec une amie j'ai visité la belle exposition que le palais du Quirinal a consacrée à Balthus. Parce que, pendant une heure ou deux, nous avons enfin trouvé l'issue de secours, l'échappée vers le large, le tourbillon qui nous emmènerait au-delà de l'arc-en-ciel : pendant une heure ou deux, on a pu enfin *respirer* parce que l'époque hideuse, ses interprétations plus hideuses encore, les impératifs du jour, le loto, le gouvernement, les migrants, la télévision, l'islam et le c'est-pas-l'islam, tout cela s'est comme évaporé, dissous pour céder la place à la beauté simple, au grotesque si singulier du monde de Balthus : à ses petites filles étrangement sensuelles (et pas même de journaliste du *Monde* ou de représentante de l'habituelle association

concernée à l'horizon pour hurler contre la pédophilie : joie de la civilisation italienne...), à ses paysages suisses, ses rues de Paris, ses chats, ses chambres et ses fenêtres. Des jeunes filles qui dorment, l'une d'entre elles surtout, si belle, si brune, son gilet orangé suffisamment ouvert pour laisser affleurer l'un de ses tétons : à quoi rêve-t-elle ? et qui la rêve ? Balthus ? ou bien moi-même, entraîné par le peintre à la rêver avec lui ?

Alors qu'on quitte l'exposition, on peut profiter d'une belle vue sur la Ville éternelle, au détour d'un escalier. Je discute avec Francesca, qui a eu l'idée de la visite. Je lui fais part de ce sentiment qui m'emplit toujours, au sortir d'une exposition, d'un concert, ou lors de la lecture d'un grand livre : le contact des chefs-d'œuvre a toujours sur nous, me semble-t-il, quelque chose de vivifiant. Il met à distance, pour un moment, la bêtise et la laideur qui sont notre quotidien obligé. Il nous redonne confiance en l'Homme aussi, parce que ce sont des hommes qui ont su composer ces œuvres qui nous émeuvent, et que nous pouvons admirer par-delà les années et les siècles. À travers elles, ils nous encouragent à reprendre l'ouvrage. À travailler, encore et toujours. Il n'y a rien de plus nourrissant dans la vie, à ma connaissance : c'est comme un gâteau au miel, à la fois riche et sucré, et qui suffira pour toute la durée d'un long voyage.

Fort de cette expérience, j'en viens souvent à croire que c'est là le seul moyen de vivre – ou de survivre. Contrebalancer en permanence, par l'art, le monde tel qu'il se présente à moi. Non pas pour me bâtir une muraille (bien inutile) qui

me protégerait du premier. Pour profiter d'un filtre plutôt, qui n'opacifierait pas, mais qui permettrait de distinguer plus nettement ce qui, sans cela, échappe au regard. L'explication cachée, le sens non journalistique (qui fait encore partie du monde), mais aussi la beauté encore enfouie et pourtant présente. J'aimerais me faire comprendre. Pour cela, prenons un cas pratique : l'amour et la séduction, tels qu'on les vit concrètement à l'aube du 21^e siècle.

D'abord, quelques nouvelles du monde, que nous appellerons, par convention, des « progrès » : Laetitia m'explique qu'un de ses collègues, à l'approche des vacances d'été, informe tous ses « contacts » des réseaux sociaux que, la saison s'y prêtant, il est disponible pour toutes les expériences sexuelles qu'on voudra bien lui proposer (rencontres, pratiques, etc.). Répondre en message privé, *s.v.p.* Il paraît qu'il fait ça tous les ans.

Je dois reconnaître que ça me rend moins envieux que perplexe. J'imagine que, après tout, la vie érotique des hommes et des femmes a peu changé depuis quelques millénaires. Le nombre des postures d'accouplement que dénombrent, paraît-il, certains ouvrages orientaux pluriséculaires ne saurait être infini, puisque les êtres humains, eux, sont bien finis : tragiquement, merveilleusement finis. Même Barthes écrit joliment : « Pas de progrès dans les plaisirs, rien que des mutations. » Pourtant, si l'acte lui-même ne saurait varier d'Ovide à moi-même, de même que la tentation du vagabondage sexuel, il est apparu, grâce à la technique (et à la psychologie qu'elle a fait naître), quelque chose de largement inédit : *le besoin de le faire savoir*. Non pas à ses amis, à son cercle proche (la forfanterie masculine, par exemple, s'en est toujours chargée : « J'ai pécho celle-là, etc. »), mais à des inconnus, ou des quasi-inconnus.

Paradoxalement, à mesure que ce besoin se généralise, il s'accompagne de l'affirmation forcenée de sa propre originalité et même, plus exactement, de son caractère transgressif : d'où la vulgate qui accompagne généralement la mise en scène de la sexualité, la préférence marquée, dans le discours médiatique autorisé, pour les sexualités dites marginales (et dont il faut d'autant plus signaler le caractère minoritaire qu'elles sont les plus régulièrement évoquées et mises en scène). Or, faire de sa vie intime un instrument de lutte politique, c'est d'abord l'assujettir à un groupe (fût-il minoritaire et choisi) ; c'est aussi une manière *morale* de justifier ses désirs (« comme je coûte, je lutte »). C'est donc, bizarrement, rabattre le non-sérieux (la sexualité déliée de la reproduction, et donc *a priori* dédiée au seul plaisir) sur le sérieux, le collectif, le normatif, quand bien même ce dernier porterait l'un des masques de l'anormalité agréée par l'époque. Là-dessus relire, encore et toujours, les essais du dernier Pasolini.

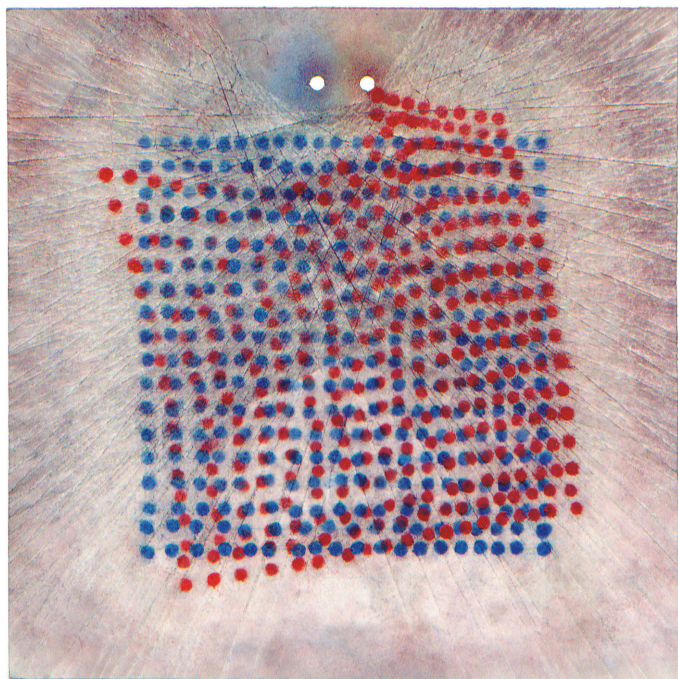
Dernière bonne nouvelle au sujet de la séduction contemporaine : les applications pour *smartphone* qui sont censées aider les malheureux célibataires, les déclassés de la lutte pour la vie heureuse (et donc en couple) à trouver l'âme sœur. L'autre jour ma délicieuse cousine Peggy (et je ne dis pas ça parce que c'est ma cousine, mais enfin elle est super jolie et elle cherche un bon parti – écrire au journal qui transmettra, propositions non sérieuses s'abstenir) m'a fait découvrir la

sienne : c'était un truc pour homosexuels au début, ça fonctionne à la géolocalisation. En gros, c'est « qui veut coucher dans un rayon de 500 mètres ». Ce que, à la limite, je peux comprendre. Bien sûr, ce genre de gadget est rapidement payant (pour les hommes du moins). C'est ce qu'on appelle le commerce de la solitude : notre époque, toujours à l'affût d'un nouveau *marché à conquérir*, n'allait tout de même pas laisser cette petite parcelle de l'existence humaine vierge de transaction économique – là où il y a de l'humain, il y a de l'achetable et du vendable, c'est entendu. Mais le plus douloureux, à mes yeux, c'est que ces femmes (ou ces hommes), pour avoir leur chance dans cette grande compétition où elles croient partir avec quelques foulées de retard, se doivent de jouer sérieusement leur rôle de *produit désirable*. Et ma cousine de m'expliquer avec quel type de photos de profil on a le plus de chances d'être remarqué, d'obtenir des *crushes*, puisqu'il faut bien entendu que cette transaction un rien sordide soit maquillée du vocabulaire débile des Pokémon et des jeux vidéo – c'est le même public qui est visé, après tout... (Le site Adopte un mec, plus franc, joue ouvertement la carte du consumérisme avec un logo qui montre une femme jetant l'homme choisi dans son caddie – chaque homme, sur le site, étant désigné comme un « produit », ce qui a le mérite de l'honnêteté.)

Tout cela, on l'aura compris, m'est bien attristant. Dans ce monde où le onzième commandement, en passe d'abroger tous les autres, est celui de la *liberté de consommer ce qu'on vous propose*, le découragement aurait, disons, sa légitimité. Et pourtant, là encore, il suffit d'un peu d'art pour reprendre espoir. Je pense ici à un cinéaste français, découvert tout récemment grâce à ma chère amie et néanmoins collègue Émilie (écrivant ce prénom féminin à la suite de plusieurs autres, je me rends compte que ce petit texte, et le tour qu'il donne ponctuellement à mon existence, prend un air joliment nervalien : et ce n'est pas pour me déplaire que de m'y sentir guidé par d'aimables filles du feu, afin qu'elles m'aident à éviter ce que mon monde, pour ce qui les touche, a justement de si déplorable).

Aimer un cinéaste français, voilà qui n'a rien d'évident pour moi, qui tiens l'ensemble du cinéma français pour globalement inutile, voire néfaste. Le cinéma français m'a toujours semblé bon *par exception*. De temps en temps surgissent, incompréhensibles et brutales, comme autant de météorites tombées du ciel, d'étonnantes figures : Bresson, Cocteau, Ophüls, Tati, Godard. Mais, le plus souvent, c'est l'affligeante laideur d'un jeu trop théâtral, d'une technique très en dessous de ce qui se pratique ailleurs (et notamment, bien sûr, aux États-Unis), sans parler de cette bizarre incapacité des Français à ne serait-ce que *voir* leur propre pays, si criante lorsqu'on compare ce cinéma à celui de son voisin transalpin...

L'accablante nullité du cinéma français contemporain tient donc bien plus, à mes yeux, à son caractère *français* qu'à son caractère *contemporain*. Et pourtant, il y a les films cruels et sombres de Bruno Dumont, mais aussi, et ce sont d'eux que je veux parler, ceux (lumineux comme le ciel de Marseille, élégants comme les beaux quartiers de Paris) d'Emmanuel Mouret.



Deux trous carré, 2016, pigments sur papier, 20 x 20 cm
© Vincent Routhier

Nous avons le plaisir de vous annoncer que le lauréat de la 8^{ième} édition du prix Sylvie et Simon Blais pour la relève en arts visuels est **Vincent Routhier**.

Ce prix remis annuellement a pour but de faire connaître et promouvoir le travail d'un ou d'une artiste de la relève en offrant à un finissant ou une finissante d'un programme de maîtrise en arts visuels d'une université québécoise une bourse de 2 000 \$ ainsi qu'une exposition individuelle au mois d'août à la Galerie Simon Blais accompagnée d'un opuscule.

Le prix est attribué par voie de concours pour lequel un nouveau jury est formé chaque année.

VINCENT ROUTHIER

Travaux récents

6 août - 3 septembre

FSSB

FONDATION SYLVIE ET SIMON BLAIS

fssb.ca

Difficile d'imaginer plus caricaturalement français que ces films-là (*Changement d'adresse, Un baiser s'il vous plaît, Caprice*) : on y joue n'importe comment, tout y sonne faux. Et de quoi parle-t-on – car on y parle beaucoup ? Mais d'amour, bien sûr, exclusivement d'amour. D'un amour délicat, qui pousse tous les critiques, même les mieux disposés, à souligner le caractère désuet de ce cinéma. Le réalisateur, qui tient bien souvent le premier rôle dans ses films, campe une sorte de Woody Allen burlesque tombé dans l'univers d'Éric Rohmer : grande mèche sur les yeux, maladresse de clown, diction improbable. On a envie de le gifler autant que de rire avec lui de ses mésaventures sentimentales. Et ce ne sont, dans l'héritage d'un cinéma épris du 18^e de Crébillon fils et de Diderot (je songe aux films de Luis Buñuel et de Jean-Claude Carrière), que récits astucieusement enchâssés, longs dialogues énoncés de la voix la plus fausse, marivaudages complexes, mariage heureux de la joie et de la mélancolie, maladresse des corps qui s'enlacent et se heurtent. Tout cela virevolte dans une joie printanière où l'on se cherche, se désire, s'aime, se quitte et parfois se retrouve sans que les réseaux sociaux, la pornographie obligatoire ni la marchandisation des êtres ne viennent pointer le bout de leurs groins épais.

Une fois encore, on respire.

Et, quand on ressort de chez soi après avoir passé une heure et demie en compagnie de ces êtres délicieux, la magie continue. Il faut dire que j'ai la chance de compter dans mon immeuble une Mademoiselle Cécile (c'est comme ça qu'on l'appelle, avec un de mes voisins : parce qu'elle est célibataire, attirante et un peu folle) qui a joué dans sa jeunesse dans l'un des premiers films de Mouret.

Mais l'autre jour encore, alors que je faisais cours sur Verlaine, j'y pensais toujours. Je décide de montrer quelques tableaux de fêtes galantes à mes étudiants. Je m'attarde notamment sur *Les deux cousines* de Watteau, qui m'a toujours paru si émouvant, si touchant dans sa discrète mélancolie : un couple galant, à droite, devise plaisamment, tandis que la cousine, isolée, dos à nous, semble perdue dans sa rêverie. À ce moment, l'une de mes étudiantes, elle s'appelle Mathilde, dit en regardant l'énigmatique figure : « On ne voit pas son visage, et pourtant on sait qu'elle est très belle. » C'était si joli, surtout venant d'elle, qui passe l'essentiel de l'année vêtue d'un tutu et de Doc Martens. Naïf peut-être, mais c'était dit en 2015, par une jeune femme qui n'avait pas vingt ans et qui trouvait tout naturellement le chemin du jardin à la française qui la menait à cette autre jeune femme, à sa robe Régence comme à ses sentiments évanescents et compliqués.

Cécile, Mathilde : voilà encore deux beaux pré-noms féminins à ajouter à mon herbier. Gardons donc espoir : elles sont encore là, avec l'art, qui nous guident. L'aventure continue. ■